

Interview croisée: comment construire un pont entre générations, au moment de la reconstruction post-Covid?

Comment jeunes et plus âgés se sont croisés, aidés, rejoints ou incompris au plus dur de la pandémie ? Interview croisée entre un « vieux en colère » et une jeune artiste.



Noelia et Paul se sont rencontrés grâce à Bozar, autour du projet « Next Generation Please », mis en pause Covid oblige, dont le but est de s'attaquer aux stéréotypes et clichés subis par les jeunes et les vieux et susciter un dialogue entre les générations. Dans les jardins du Mont des arts à Bruxelles, ils rattrapent le temps perdu. - Mathieu GOLINVAUX.



Par **[Marine Buisson \(/10874/dpi-authors/marine-buisson\)](/10874/dpi-authors/marine-buisson)**

Cheffe adjointe au service Monde

Le 14/08/2020 à 12:00

ENTRETIEN

Entre les jeunes accusés de prendre la crise sanitaire trop légèrement et les aînés qui l'ont vécue de plein fouet, il était temps de confronter deux points de vue tranchés sur la question des générations à l'heure du Covid. Comment jeunes et plus âgés se sont croisés, aidés, rejoints ou incompris au plus dur de la pandémie ? Quelles leçons en tirer pour construire un pont entre générations, au moment de la reconstruction post-Covid ? Nous avons interrogé deux opposés :

Paul Lhoir, sur ses 66 ans, ancien vidéaste et enseignant, membre du **Gang des vieux en colère**, (<https://gangdesvieuxencolere.be/>) mouvement citoyen, et Noelia Merino, jeune artiste de 21 ans.

Le duo s'est rencontré grâce à Bozar, autour du projet «**Next Generation Please**». (<https://www.bozar.be/fr/activities/163811-next-generation-please>) Le Gang, qui défend les droits de l'ancienne génération et « souhaite assurer un avenir digne à la nouvelle génération », s'est associé à un groupe de jeunes issus de plusieurs écoles d'art. Le but de l'exposition, qui aura lieu du 29 septembre au 1er novembre : s'attaquer aux stéréotypes et clichés subis par les jeunes et les vieux et susciter un dialogue entre les générations.

Dans les jardins du Mont des arts à Bruxelles, Noelia et Paul rattrapent le temps perdu. Covid oblige, le projet d'exposition a été mis sur pause, ils échangent les dernières avancées. « J'aimais l'idée de se retrouver à deux pas de là où l'on s'est rencontré », retrace Paul en pointant du doigt le bâtiment de Bozar. Noelia embraye : « Le Mont des arts, c'est symbolique pour moi. C'est un espace de rencontre, de cultures qui se mélangent. Entre les touristes, les vendeurs de toutes nationalités, les musiciens le soir, les jeunes qui graffent, les plus vieux qui se promènent dans les allées... Ça concentre ce que j'aime dans cette ville, le mélange, l'ouverture aux autres. »

Est-ce que la crise sanitaire que nous traversons est le point de départ d'une véritable révolution ou seulement une parenthèse ?

Noelia : Les jeunes ont produit beaucoup de contenus, beaucoup de vidéos pendant ces mois de confinement, qui me font dire qu'il y a peut-être une prise de conscience pour l'après. Notamment sur la manière dont fonctionne notre économie, les injustices qu'elle provoque, les désastres écologiques qui sont liés. Je pense que certaines consciences s'éveillent, que des groupes se forment, se formeront dans le futur pour faire bouger les choses. Je suis optimiste d'un côté mais effrayée de l'autre, la crise économique qui se profile, la gestion de l'après, mon futur en tant qu'artiste... c'est source d'inquiétude. Je me dis parfois que dans le monde d'après, j'ai moins de chance de trouver un travail que celui qui a fait une école de business. Paul : Je crois qu'on a eu quand même un aperçu qu'il y avait moyen de vivre autrement. Donc peut-être qu'il faut appliquer ça au monde de demain, prendre le temps. Mais globalement, je suis pessimiste. Il

suffit de regarder l'attitude des gens vis-à-vis du personnel soignant : tout le monde a applaudi à 20 heures pendant le confinement. Il y a eu une espèce de mouvement unanime, de merci général. Mais est-ce que les gens sont prêts à aller plus loin ? Si tous ceux qui ont applaudi descendaient dans la rue pour manifester contre les conditions de travail du personnel soignant, Bruxelles serait noire de monde. Je trouve ça très bien que la jeunesse soit dans la rue pour le climat, les vieux les ont rejoints d'ailleurs. Mais il faut qu'on arrive à les intéresser aux autres luttes.

LIRE AUSSI

Bwanga Pilipili: «La grammaire citoyenne est épuisée. Parlons de grammaire humaine, grammaire du vivant»

(<https://plus.lesoir.be/315173/article/2020-07-24/bwanga-pilipili-la-grammaire-citoyenne-est-epuisee-parlons-de-grammaire-humaine>)

On a cessé de consommer de manière frénétique pendant trois mois, aujourd'hui nos anciennes habitudes reviennent au galop. Je pense qu'il y a eu des déclics, mais je ne pense pas que ça va se traduire en véritable changement, malheureusement. La puissance de ce monde, du secteur marchand, des multinationales, est tellement énorme. Ils sont prêts à mettre la Terre à terre. Noelia : Je suis d'accord... mais je pense quand même que certaines consciences ont été secouées. Les jeunes se révoltent différemment. Les jeunes d'aujourd'hui vivent avec ce que les jeunes d'hier leur ont laissé. Une planète qui souffre, une économie qui fabrique des inégalités. On ne peut pas nous reprocher notre manière de vivre, de se révolter. On fait avec ce qu'on nous a laissé !

**Qu'est-ce qui vous a révolté durant cette crise sanitaire, donné envie justement de recréer du lien entre les générations pour reconstruire l'après ?
Les images des aînés dans les maisons de repos ?**

N. Les images m'ont émue, évidemment, mais je n'ai pas été choquée. Parce que ces images, c'est la conséquence des conditions que nous avons établies. C'est difficile de se sentir révolté aujourd'hui, on voit tellement de choses horribles qu'on est un peu anesthésié. Je ne suis plus étonnée.

LIRE AUSSI

«Quel avenir pour les maisons de repos?»

(<https://plus.lesoir.be/309060/article/2020-06-24/quel-avenir-pour-les-maisons-de-repos>)

P. Ce qui s'est passé dans les maisons de repos, les vieux qui sont morts seuls, ça m'a ulcéré. Si ces images n'ont pas donné envie à toutes les générations de se révolter...

Qu'est-ce que cette crise sanitaire a révélé, selon vous, de notre rapport entre les générations ?

N. J'ai pris conscience de ce que ça voulait dire « être vieux ». Je me suis rendu compte que mon père, à 66 ans, est vieux par exemple (rires). Cette crise, ça a responsabilisé dans un sens, ça a permis de se rendre compte que le temps est limité, qu'il faut davantage « voir » l'humain, prendre soin les uns des autres entre générations.

P. Je pense qu'il faut aussi que les jeunes, les gens en général, se rendent compte que les vieux ne sont pas des petites choses fragiles à mettre en marge de la société.

N... à ranger dans une maison de repos quand ils deviennent encombrants...

P. Pour avancer demain, on doit arrêter de considérer les vieux comme des rebus inutiles, qui coûtent cher avec leurs soins. D'un côté, je suis content que la balle change de camp aujourd'hui avec le rebond épidémique : que le virus circule chez les jeunes. Le Covid, ce n'est pas qu'un problème de vieux ! J'ai peur que l'âgisme soit renforcé dans le fameux monde d'après. Le fossé se creuse : la volonté de placer les jeunes et les vieux dans deux camps différents. A croire qu'il n'y a que la tranche d'âge du milieu qui soit valable.

Vous craignez que les jeunes et les vieux soient encore plus enfermés dans un rôle stéréotypé après la crise ?

P. On le voit avec la nouvelle vague de contaminations : on fait passer les jeunes pour des petits cons qui ne respectent pas les consignes et les vieux pour des débris fragiles.

N. Ça, je pense qu'il faudra plus qu'une crise sanitaire pour que ça change. Les jeunes sont vus comme inconscients – on a l'impression d'être de retour à l'école et de se faire engueuler par le prof – et les vieux comme inutiles, remisés dans les maisons de repos.

P. Une des solutions pour renouer le lien et améliorer la condition des vieux serait d'inventer de nouveaux hébergements ou d'en renforcer d'autres comme l'habitat intergénérationnel. Aujourd'hui, il y a des personnes âgées en home qui ne devraient pas y être. On les a mises là par facilité. Il faut, demain, des maisons de repos beaucoup plus petites, implantées dans un quartier, qui leur permet d'avoir une vie sociale épanouie. Y'a pas que toi (il pointe Noelia, NDLR) qui as besoin d'avoir une vie sociale, de voir tes amis. Nous aussi ! On a encore beaucoup à donner. A transmettre.

N. Et à apprendre aussi. De nous.

P. Il faut arriver, via les quartiers, les associations, à se mélanger plus pour améliorer nos quotidiens. On a des luttes en commun. Nous deux, par exemple, on s'est trouvés grâce à l'art. Les vieux apportent leur expérience, les jeunes leur fraîcheur. Mais on peut élargir à d'autres sphères que l'art. Mais pour ça il faudra dépasser ses peurs individuelles de se mélanger.

La peur justement, c'est quelque chose qui a bouleversé nos rapports entre enfants, parents, grands-parents. Est-ce qu'on va réussir à passer au-delà de cette peur de contaminer, d'être contaminé ? Ou est-ce que c'est quelque chose qui va faire partir de nous à partir d'aujourd'hui et guider nos relations entre générations ?

N. J'habite avec mon père et la peur était partagée au début : j'avais peur de le rendre malade, il avait peur que je voie trop de monde. Avant que je sorte il me disait : « Je vais mourir à cause de toi ! »

P. Cette peur prend des proportions énormes. Je n'ai pas fait de câlin à ma fille depuis le mois de mars. Elle ne veut pas, pour me protéger. C'est très dur ! Je crois que la plus jeune génération prend tout ça très à cœur, et c'est très responsable dans un sens. Mais, en vieillissant, je crois que le besoin de contact prend le dessus sur la peur. Il suffit de demander l'avis de ceux à qui on a interdit les contacts dans les homes. Il faut que les rapports sociaux renaissent, se

recréent. Il y a eu un glissement : on se protège pour protéger les vieux, comme on se protège du virus. On a l'impression d'être devenus des pestiférés sous couvert qu'il faut nous préserver.

LIRE AUSSI

Esmeralda de Belgique au «Soir»: «Surtout ne pas revenir en arrière»
(<https://plus.lesoir.be/293650/article/2020-04-09/esmeralda-de-belgique-au-soir-surtout-ne-pas-revenir-en-arriere>)

N. Je suis d'accord, mais il faut quand même entendre cette peur, elle ne sort pas de nulle part. Mais c'est vrai que j'ai vraiment ressenti ce besoin, de la part des anciens, de ne pas perdre le contact, le toucher. Les grands-parents d'une amie m'ont prise dans leurs bras en me voyant après le confinement, en me disant « tant pis », comme s'ils en avaient trop besoin ! Je ne suis pas sûre que la peur du virus change trop nos codes. Les gestes, les câlins, c'est important pour les jeunes comme pour les vieux.

Qu'est-ce qu'on pourrait inventer, qui transcenderait les générations, pour ne pas tomber dans ces travers d'avant la crise ?

P. Typiquement ce qui nous a rapprochés, Noelia et moi, et, plus largement, ce qui a rapproché le Gang des vieux en colère du groupe de jeunes artistes : une rencontre autour d'un projet organisé à Bozar. Il faut qu'on arrive à se trouver des espaces communs. Peut-être forcer un peu, au début, pour que ça devienne plus naturel ensuite de se retrouver entre tranches d'âges qui ne sont pas amenées à se croiser.

N. On ne s'en rend pas assez compte avant d'avoir travaillé avec des gens d'âges différents : les plus vieux ont des compétences qu'on n'a pas encore eu le temps d'acquérir. Des expériences dont on peut se nourrir, on apprend d'eux.

P. On se complète. Il faudrait réussir à faciliter ces projets communs, qu'ils soient artistiques, comme le nôtre, ou non. Via les associations de quartier ? Est-ce que les pouvoirs publics peuvent jouer dedans ? En tout cas, c'est une sérieuse piste à creuser pour construire une société différente. Et ça coûte rien, c'est quasi gratuit. Et ce qui, je pense, peut nous aider à repenser la société, c'est que dans ce genre

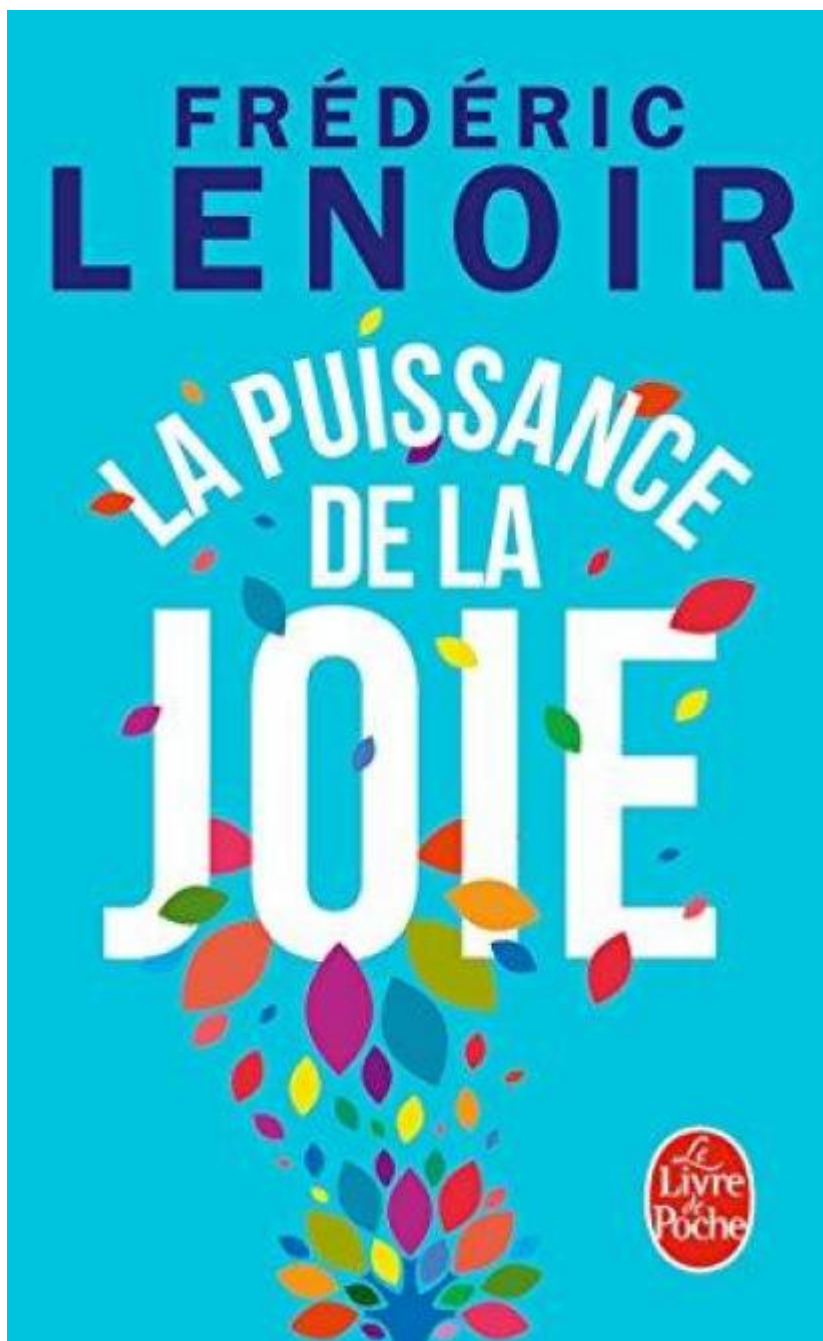
de projets, les rapports entre les jeunes et les vieux sont complètement différents. A l'école, ce sont les profs qui dirigent. Dans ces projets, il n'y a pas de relation d'autorité.

N. Il y a un respect mutuel et une dynamique comme celle d'une bande d'amis. Il n'y a pas ce jugement d'adulte qu'on peut retrouver à l'école.

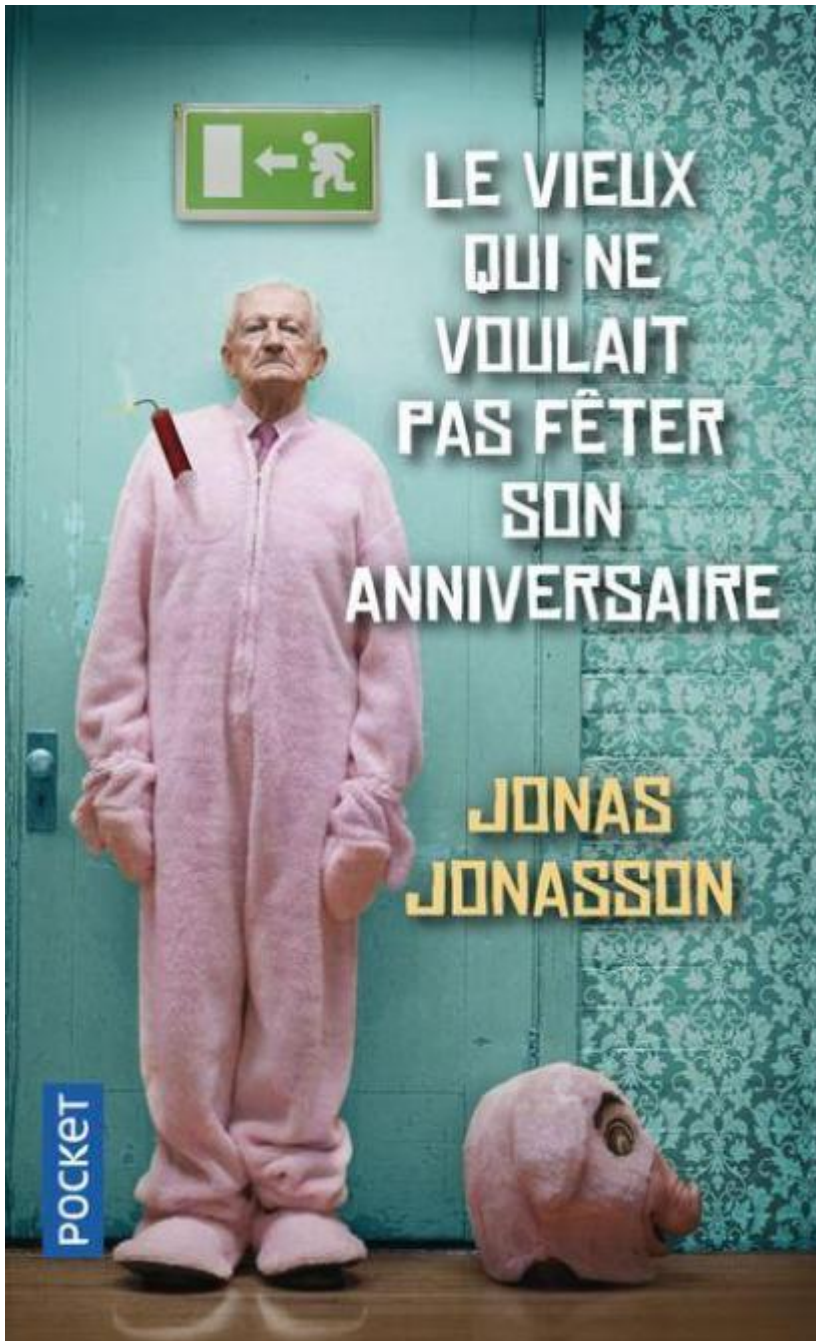
Les choix de Paul et Noelia pour repenser le monde d'après

Marine Buisson (/10874/dpi-authors/marine-buisson) et M.Bn

Un livre



Pour Noelia, c'est *La puissance de la joie* de Frédéric Lenoir qui rythme son été et l'inspire à changer : « Il nous donne les clés pour comprendre comment s'accomplir en se fondant sur la joie. Comment nous libérer de notre culture consumériste et s'ouvrir. On part sur les pas d'autres philosophes, je découvre plein d'auteurs. Et c'est un peu l'occasion de dire que oui, les jeunes aussi s'intéressent à la philo et ont besoin de réfléchir à leur vie, leur avenir, au monde de demain. »



Pour repenser le futur, Paul veut puiser dans les leçons du *Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire* : « Joyeux, délirant, explosif... C'est l'histoire d'un centenaire qui s'enfuit de sa maison de repos. Ça donne une autre image de la vieillesse, loin de celle du vieux grabataire qui pisse dans ses pantoufles. Ça montre que les vieux ont une histoire, des capacités de révolte inattendues. »

Un film



Harold et Maude, de Hal Ashby

« Oui, c'est un "vieux" film. Mais cette fable amoureuse entre une vieille et un jeune, c'est un antidote contre l'image que nos sociétés renvoient massivement de la femme âgée. Ashby dézingue toutes les institutions avec un peu de compassion, le clergé, la psychiatrie, la famille, la police... C'est rafraîchissant. Et la belle morale de Maude est inspirante pour penser l'après : si vous prenez des coups, tant pis, mais jouez, rêvez ! »

Une personnalité



François Ruffin

« Quelqu'un qui fait écho à nos luttes au sein du Gang des vieux en colère et qui m'inspire, c'est le député français François Ruffin, sa manière de défendre avec rage la pension par répartition contre un système au profit des assurances privées. Et ses films, de *Merci patron* qui révèle les failles du groupe LVMH au *Je veux du soleil*, qui offre une nouvelle image positive du mouvement des gilets jaunes. »

Ce que l'on doit créer

« Ce n'est pas tant à créer puisque cela existe déjà, mais le partage autour d'expériences artistiques communes entre générations, on s'est rendu compte que c'était une occasion formidable de se nourrir d'une génération à l'autre », estiment Paul et Noelia. « De mieux se comprendre. »

Ce qui doit disparaître

« Le mépris. Le mépris pour les pauvres, pour les femmes, pour les artistes, pour les migrants, pour les vieux, pour les jeunes », Paul en a marre. Noelia est sur la même longueur d'ondes : « Le fait de se fermer aux autres, d'avoir peur de ce qui nous est étranger, on doit faire disparaître tout ça. S'intéresser à l'autre, le comprendre, qu'on soit jeune ou vieux, c'est la clef pour nous permettre d'avancer en tant que société. »

«Pour avancer, il faut casser l'âgisme, casser le jeunisme»

Mis en ligne le 13/08/2020 à 18:38

Qu'est-ce qui rassemble jeunes et vieux pour construire l'après ?



Mathieu GOLINVAUX.

Est-ce que cette crise sanitaire aura laissé les mêmes chances aux jeunes et aux vieux pour reconstruire l'après ?

P. En tout cas, c'est ce que je souhaite.

N. Moi aussi, mais c'est facile à dire.

P. Pour réussir à offrir les mêmes chances à tous, il faut parvenir à casser l'âgisme, le jeunisme. Sortir des discours « les jeunes c'est une bande de klets, les vieux sont des statues fragiles ». Pour ça, il faut nous faire confiance et nous donner la parole. Enfin, donner la parole à des vieux normaux, pas des vieux patrons, pas des vieux politiciens. Ils ne représentent pas grand monde.

Qu'est-ce qui rassemble jeunes et vieux pour construire l'après ? Est-ce que, comme le disait Noelia plus haut, les jeunes « subissent » le monde laissé par les « jeunes d'hier » ?

P. On a un reproche à faire à ma génération, celle de 68. On n'a pas vu ce qui allait se passer au niveau social, cet hyperlibéralisme qui allait s'installer, casser la solidarité entre les générations. On n'a pas vu le mal que ça allait faire.

N. Le mal que ça allait faire à la planète aussi. Comment on fait pour passer à côté de ça ? On est aussi une génération un peu hypocrite, on alimente aussi ce système dont tu parles tout en le dénonçant. Moi, je sais que ce n'est pas bien de

surconsommer et je continue à le faire.

P. Il y avait bien des gens qui alertaient à propos du climat à l'époque, mais on a été distraits. On a souvent ces discussions, entre membres du Gang des vieux en colère, on essaye de reconstruire la ligne du temps et de comprendre à quel moment on aurait pu anticiper, agir sur ce qui allait se passer. Et on ne comprend pas. On ne souvient bien des alertes, mais on est passé à côté. La conséquence c'est, qu'aujourd'hui, on a moins le temps de créer des initiatives positives, on passe notre temps à empêcher que les néfastes se développent. Mais je crois que la crise sanitaire aura permis aux jeunes et aux vieux de se rejoindre sur un point : il faut se battre pour améliorer notre système de santé. Et si on arrive à converger là-dessus, le reste suivra peut-être.

N. Peut-être. Moi je pense qu'il faut absolument qu'on continue à s'ouvrir, sans ça, rien n'est possible, même si on a les mêmes luttes. Il faut partager, ne pas se fermer, ne pas avoir peur.

P. La balle est dans notre camp, en tant qu'individus. Pour recréer du lien entre générations, il faut qu'on donne de notre personne, parce qu'on ne peut pas sortir une loi, un décret, pour créer du lien. Il faut commencer petit et agir. Si on arrive à converger, entre générations, là, tu arrives à changer le monde. Parce que leur système, qui s'alimente de nos oppositions, ne tiendra plus.